

Enseigner l'éloquence : lecture à voix haute

Texte 1 : Harry Potter à l'école des sorciers, incipit, J.K Rowling, 1997

Mr et Mrs Dursley, qui habitaient au 4, Privet Drive, avaient toujours affirmé avec la plus grande fierté qu'ils étaient parfaitement normaux, merci pour eux. Jamais quiconque n'aurait imaginé qu'ils puissent se trouver impliqués dans quoi que ce soit d'étrange ou de mystérieux. Ils n'avaient pas de temps à perdre avec des sornettes.

Mr Dursley dirigeait la Grunnings, une entreprise qui fabriquait des perceuses. C'était un homme grand et massif, qui n'avait pratiquement pas de cou, mais possédait en revanche une moustache de belle taille. Mrs Dursley, quant à elle, était mince et blonde et disposait d'un cou deux fois plus long que la moyenne, ce qui lui était fort utile pour espionner ses voisins en regardant par-dessus les clôtures des jardins. Les Dursley avaient un petit garçon prénommé Dudley et c'était à leurs yeux le plus bel enfant du monde. Les Dursley avaient tout ce qu'ils voulaient. La seule chose indésirable qu'ils possédaient, c'était un secret dont ils craignaient plus que tout qu'on le découvre un jour. Si jamais quiconque venait à entendre parler des Potter, ils étaient convaincus qu'ils ne s'en remettraient pas. Mrs Potter était la sœur de Mrs Dursley, mais toutes deux ne s'étaient plus revues depuis des années. En fait, Mrs Dursley faisait comme si elle était fille unique, car sa sœur et son bon à rien de mari étaient aussi éloignés que possible de tout ce qui faisait un Dursley. Les Dursley tremblaient d'épouvante à la pensée de ce que diraient les voisins si par malheur les Potter se montraient dans leur rue. Ils savaient que les Potter, eux aussi, avaient un petit garçon, mais ils ne l'avaient jamais vu. Son existence constituait une raison supplémentaire de tenir les Potter à distance: il n'était pas question que le petit Dudley se mette à fréquenter un enfant comme celui-là.

Texte 2 : *Ecce Homo*, « pourquoi je suis une fatalité », Nietzsche, 1908.

Je connais ma destinée. Un jour s'attachera à mon nom le souvenir de quelque chose de formidable, — le souvenir d'une crise comme il n'y en eut jamais sur terre, le souvenir de la plus profonde collision des consciences, le souvenir d'un jugement prononcé contre tout ce qui jusqu'à présent a été cru, exigé, sanctifié. Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite. Et, avec cela, il n'y a en moi rien d'un fondateur de religion. Les religions sont les affaires de la populace. J'ai besoin de me laver les mains, après avoir été en contact avec des hommes religieux... Je ne veux pas de « croyants », je crois que je suis trop méchant pour cela, je ne crois même pas en moi-même. Je ne parle jamais aux masses... J'ai une peur épouvantable qu'on ne veuille un jour me *canoniser*. On devinera pourquoi je publie *d'abord* ce livre ; il doit éviter qu'on se serve de moi pour faire du scandale... Je ne veux pas être pris pour un saint, il me plairait davantage d'être pris pour un pantin... Peut-être suis-je un pantin... Et malgré cela — ou plutôt non, pas malgré cela, car, jusqu'à présent, il n'y a rien de plus menteur qu'un saint — malgré cela la vérité parle par ma bouche. — Mais ma vérité est *épouvantable*, car jusqu'à présent c'est le mensonge qui a été appelé vérité.

Texte 3 : *Jules César*, Shakespeare, 1908.

ANTOINE

Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi l'oreille. Je viens pour ensevelir César, non pour le louer. Le mal que font les hommes vit après eux ; le bien est souvent enterré avec leurs os : qu'il en soit ainsi de César. Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux : si cela était, c'était un tort grave, et César l'a gravement expié. Ici, avec la permission de Brutus et des autres (car Brutus est un homme honorable, et ils sont tous des hommes honorables), je suis venu pour parler aux funérailles de César. Il était mon ami fidèle et juste ; mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un

homme honorable. Il a ramené à Rome nombre de captifs, dont les rançons ont rempli les coffres publics : est-ce là ce qui a paru ambitieux dans César ? Quand le pauvre a gémi, César a pleuré : l'ambition devrait être de plus rude étoffe. Pourtant Brutus dit qu'il était ambitieux ; et Brutus est un homme honorable. Vous avez tous vu qu'aux Lupercales je lui ai trois fois présenté une couronne royale, qu'il a refusée trois fois : était-ce là de l'ambition ? Pourtant Brutus dit qu'il était ambitieux ; et assurément c'est un homme honorable. Je ne parle pas pour contester ce qu'a déclaré Brutus, mais je suis ici pour dire ce que je sais. Vous l'avez tous aimé naguère, et non sans motif ; quel motif vous empêche donc de le pleurer ? O jugement, tu as fui chez les bêtes brutes, et les hommes ont perdu leur raison !... Excusez-moi : mon coeur est dans le cercueil, là, avec César, et je dois m'interrompre jusqu'à ce qu'il me soit revenu.

Texte 4 : *Guide des égarés*, Jean d'Ormesson, 2016.

LA DISPARITION

Sur cette Terre où nous vivons, tout se hâte de disparaître. C'est la règle. Personne n'y peut rien. Le temps s'en va, les années s'en vont, la vie s'en va, et nous nous en allons. Rien ne dure. Tout passe. Sans la moindre exception. Nos bonheurs, nos chagrins, nos habitudes, nos croyances, nos langues, nos civilisations. Notre Terre n'est qu'une longue

ruine, et elle passera tout entière. Et aussi notre Soleil et notre galaxie.

Et l'univers ? Longtemps, les hommes ont cru que l'univers était éternel. Mais vers le début du siècle dernier, par le calcul et l'observation, plus près de la Genèse que de la plupart des philosophes, la science a découvert qu'à la façon de la vie l'univers aussi avait une histoire. Il a eu un début et il aura une fin. Il passera comme les hommes.

Apparemment, je suis un cas d'école.

Un genre de miracle : un jeune Noir qui a grandi dans les cités du Val-de-Marne, mais qui devient acteur, scénariste et auteur. Dont l'histoire se raconte en film, dans *Les Héritiers*, et en livre, dans l'ouvrage que vous tenez entre les mains.

Même moi, ça me surprend, je ne m'attendais pas à ce que ma vie ait le privilège d'être hors normes.

Comme tout le monde, j'étais englué dans un cliché : quand on est noir et qu'on grandit à Créteil, on a *a priori* plus de chances de finir en contre-exemple qu'en récit édifiant.

Normalement, selon une logique simpliste et fataliste, en appartenant à la banlieue, on se condamne à la périphérie du succès, en étant « de couleur », on est privé de possibilités de réussir, en étant jeune, on n'est pas crédible.

Normalement, une classe difficile d'un lycéen du 94 ne participe ni ne sort première à un concours national.

Et pourtant.

Alors, le « normalement », il est à proscrire et les clichés à effacer. Ce sont eux les coupables, les complices du délit de fatalité, qui font de moi une exception, une histoire remarquable.

Or, si je figure aujourd'hui au titre d'exception, c'est parce que je suis tombé, ou plutôt me suis élevé, sur des exceptions : ma mère, courageuse et aimante, mon frère, protecteur et sage, une prof d'histoire animée et combative, une productrice-réalisatrice-scénariste douée, libre de préjugés, une classe de seconde très spéciale, et des témoins de l'Histoire, celle du Mal. Tous ces êtres humains font cette histoire, celle du Bien qui finit toujours par gagner.

Ce que j'ai appris, c'est que je ne suis pas une

exception. Nous sommes tous des exceptions. C'est notre humanité qui veut cela : elle nous rend interchangeable. En rencontrant Léon, survivant d'Auschwitz, j'ai découvert la compassion. Léon m'a emmené dans son histoire, et je n'en suis jamais vraiment ressorti. Je l'ai comme vécue, je l'ai imaginée, je me suis mis à sa place, je l'ai écrite comme s'il s'agissait de la mienne.

À la même époque, je me mettais à « faire l'acteur » en regardant des films, à m'amuser à mimer des rôles, à les jouer en playback d'abord, puis à voix haute, en doublage unilingue. Puisque j'aimais particulièrement les films de gangsters, donc le cinéma américain. J'en étais la star, le rôle titre. Je rêvais à haute voix.

Après, j'ai eu la chance de me mettre, en vrai, dans la peau de personnages de films, puis dans

la mienne, en jouant mon propre rôle. J'ai clos un cercle dans lequel tout le monde peut être tout le monde, dans lequel je ne suis pas plus noir que je suis juif que je suis blanc que je suis tzigane, que je suis Léon que je suis Denzel Washington que je suis mes potes de Seconde 1 que je suis les autres acteurs des *Héritiers*... Je suis une exception, j'ai échappé au conditionnement. On ne m'a pas mis sous vide, je me suis senti libre.

Libre de réussir, d'oser écrire, d'oser me rêver en acteur ou me cauchemarcher en Léon.

*

D'abord, nous, les personnages de cette histoire, avons besoin de ne pas nous sentir des exceptions, mais de porter un insigne, un truc d'appartenance à un groupe, une marque de ralliement, une identité vague et en colère contre un ennemi à se trouver. Nous.

Après notre incursion dans la Shoah, on ne disait plus rien.

Parce qu'on avait compris qui on était : les autres. Les mêmes. Tous des exceptions.

Texte 6 : « Le jardin de la rue Plumet », *Les Misérables*, IV, 3, Victor Hugo, 1862.

Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis plus d'un demi-siècle était devenu extraordinaire et charmant. Les passants d'il y a quarante ans s'arrêtaient dans cette rue pour le contempler, sans se douter des secrets qu'il dérobaient derrière ses épaisseurs fraîches et vertes. Plus d'un songeur à cette époque a laissé bien des fois ses yeux et sa pensée pénétrer indiscrètement à travers les barreaux de l'antique grille cadénassée, tordue, branlante, scellée à deux piliers verdissants et moussus, bizarrement couronnée d'un fronton d'arabesques indéchiffrables. Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisies, quelques treillages décolorés par le temps pourrissant sur le mur ; du reste plus d'allées ni de gazon ; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient, aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie ; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouvé ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui se traîne dans la mousse ; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines, s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus ; la végétation, dans un embrassement étroit et profond, avait célébré et accompli là, sous l'œil satisfait du créateur, en cet enclos de trois cents pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est-à-dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.